

des traits caractéristiques déjà de son premier livre— qui doit accompagner tout travail pour qu'il devienne un outil "passionnant" pour les autres. Si sa thèse avait contribué à former les générations actuelles de professeurs et de critiques, ce livre contribuera sans doute à la formation des chercheurs et des étudiants du XXI<sup>e</sup> siècle.

Inmaculada DÍAZ NARBONA  
Universidad de Cádiz

**KEN BUGUL, *La folie et la mort*, Paris, Présence africaine, 2000, 235 pp.**

Nous voici devant le quatrième roman de l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul, roman qui marque une rupture par rapport à ses ouvrages antérieurs : *Le Baobab fou*, *Cendres et braises* et *Riwan ou le chemin de sable*. Ces romans ont été conçus par l'auteure comme une trilogie à caractère biographique. Avec *La folie et la mort*, elle abandonne définitivement ce champ pour l'inscrire dans la lignée qu'ont suivie de nombreux écrivains africains. Le roman de Ken Bugul constitue donc une allégorie sociale et politique qui nous fait parfois penser au Henri Lopès du *Pleurer-rire* par la description profonde des malheurs et des vices d'une république imaginaire à travers des images hilarantes et insolites.

Ken Bugul développe dans ce roman des thèmes chers à la littérature africaine : l'énorme décalage moral qui existe entre la ville moderne et la campagne, la critique farouche du pouvoir absolu des partis uniques, de la corruption généralisée qui mine les âmes, etc. Les images de folie et de mort, modelées avec maîtrise à travers une fiction accablante, cherchent à dévoiler l'absurdité des régimes meurtriers dans une Afrique qui périclète, qui agonise, mais qui, malgré tout, continue à vivre.

Tous les personnages ont inéluctablement un destin tragique : la mort est en fait la solution unique, la seule rédemption possible pour tous ces êtres marqués par le malheur. D'ailleurs le début du roman présage la fin : *Il fait nuit. Une nuit noire. Une nuit terriblement noire* (11), image affreuse du néant qui raccourcit toutes les histoires qui s'entremêlent et s'emboîtent par d'insoupçonnées péripéties, où le féérique et le songe se confondent à jamais avec une réalité brutale, et qui font de nous, lecteurs, des témoins de l'intolérable poussé à l'extrême. Un cruel décret gouvernemental conditionne les vies des personnages : *Tous les fous qui raisonnent, et tous les fous qui ne raisonnent pas [...] doivent être tués sur toute l'étendue du territoire national* (12). La répétition accablante de ce décret par la radio, devenue dans l'histoire une instance narrative au service du pouvoir, ne fait que souligner le terrible destin de tous ces

personnages dont la folie est synonyme d'exclusion ; exclusion d'abord d'un système qui les rejette, représenté par la ville monstrueuse et par les chances qu'elle offre (la raison de nos personnages ne peut que les en exclure), mais exclusion aussi de la tradition (la transgression des interdits empêche leur retour aux racines).

Mom Dioum, jeune fille aux aspirations universitaires, véritable protagoniste de l'histoire et déclencheur de tous les malheurs de ceux qui l'entourent, quitte son village pour trouver mieux. Elle obtient au prix d'énormes efforts une maîtrise en Sciences Économiques ; pour se débrouiller dans le contexte hostile de la ville, elle accepte de travailler comme "mirage" (espèce de fantôme utilisé afin de tromper les riches) pour un imposteur, protégé du Timonier, qui entretient des commerces illicites avec *des crânes et des albinos* (221). Elle sera injustement accusée du meurtre de l'albinos qui était au service de son patron, et c'est justement au moment où le scandale peut nuire au pouvoir du Timonier, que les fous et les folles seront persécutés suite au décret. Pour Mom Dioum la péripétie du meurtre implique nécessairement un retour aux racines, au village : c'est le moment de *se tuer pour renaître* (29). Elle décide de se faire tatouer les lèvres, de se remettre du côté de la tradition, d'abhorrer la vie moderne et ses vices, de se dissoudre pour renaître dans ce lieu d'où elle n'aurait jamais dû sortir : [...] *par ce tatouage elle pourrait se retrouver avec elle-même, et ainsi renaître. Il le fallait si elle voulait vivre en redevenant elle-même* (34). Mais elle échoue : ne supportant plus la douleur infligée par la Tatoueuse sur son beau visage, Mom part avant que la preuve initiatique ne soit terminée. Elle avait commis *l'acte fatal* et avait brisé *un pacte avec elle-même* (116), son visage serait déformé à jamais. La transgression de cet interdit supposera un point d'inflexion dans son histoire : elle devra renoncer pour toujours à sa famille et à son village, et choisir la folie, inscrite dans la dégradation physique, l'exclusion, comme seule façon de garder la raison. Elle finira ses jours dans un hôpital psychiatrique de la capitale, aux mains de Yaw, son compagnon, qui arrive au centre hospitalier après avoir dénoncé la mascarade de certains hommes du village qui sacrifiaient des enfants en échange d'une future indépendance pour le pays Vassari.

Fatou Ngouye, amie de Mom Dioum, part vers la capitale accompagnée de Yoro, cousin de Mom, à la recherche de celle-ci. Fatou sera une victime innocente de la ville, de ses vices : violée par un agent de police et puis par un prêtre, hommes sans scrupules, Fatou sera abandonnée à son sort, enceinte, dans une pension, d'où elle ne sortira que pour trouver la mort, après avoir été accusée de vol, aux mains d'une foule farouche *assoiffée de justice* [et qui] *faisait sa justice à sa manière* (174).

Yoro, le cousin de Mom, sera violemment séparé de Fatou à leur arrivée dans la ville. Pris pour un voleur, incarcéré et torturé, il trouvera l'amour auprès de son patron blanc qui

lui sauva la vie : *comment pourrait-il retourner dans son village ?* (99). Son amour pour un homme l'empêche des rentrer chez les siens. La ville s'avère être une prison, et le fait de devenir conscient de la pourriture et des abus du système lui vaudra la mort.

Ken Bugul recourt à la polyphonie pour construire son histoire : la multiplicité des voix narratives et même l'insertion de la radio en tant qu'instance narrative au service du pouvoir traduit sans doute une volonté de récréation du chaotique et du discontinu. La fonction idéologique se révèle comme une fonction narrative essentielle : Ken Bugul profite du mélange des voix pour glisser des jugements sur les maux qui ravagent le Continent. Les limites entre personnages, narratrice et auteure sont indéfinies. L'alternance des voix va créer dans le roman une atmosphère de désordre, de refus de cerner une logique narrative linéaire qui ne ferait pas justice aux faits qu'elle nous raconte. L'emboîtement des récits est une autre constante dans son écriture. Ainsi Mom devient, en tant que personnage, narratrice d'une fiction où l'introduction du féérique relève du recours aux schémas de l'oralité, faits de prolepses, d'analepses, de brusques interruptions dans le déroulement de l'histoire, etc.

Bref, le roman de Ken Bugul sert à décaper les consciences les plus endormies en nous présentant des vices ratés, des douleurs intenses, des personnages en quête d'un impossible retour en arrière, fuyant *l'uniformisation des idées, des points de vues, des fast food* (35). Notre auteure clôt son œuvre par une inquiétante question lancée aux amis américains, infatigables collaborateurs des régimes meurtriers : *Et toi Sam, qu'en dis-tu ?* (235).

Gustavo CALLEALTA  
Universidad de Cádiz

**LEJEUNE, Claire, *El libro de la Hermana*, Valencia, Pre-Textos, 2002, 135 pp.**

Flor Herrero Alarcón acaba de ofrecernos una magnífica traducción del *Libro de la soeur* de Claire Lejeune. Es la primera traducción al español de una de las obras de la poeta y ensayista belga conocida en los medios literarios francófonos interesados por las escrituras femeninas / feministas.

El *Libro de la hermana* es el fruto de una trayectoria que arranca en 1975, cuando Claire Lejeune asiste en Quebec a un coloquio organizado por los *Encuentros quebequenses internacionales de escritores* sobre el tema de "La mujer y la escritura". Los debates sobre la cuestión del nacimiento de la mujer a sí misma, de su autonomía y de su palabra a través de la literatura en el seno de la sociedad patriarcal marcarán un giro en su concepción de la escritura. Ella misma, que había sido reconocida por poetas del prestigio de René Char, se descubre de